



Les Jeunes Filles sous Louis XIV (*)

LES REPAS

L'importance des repas; un type de gros mangeur; la table et l'appétit du roi. — Repas chez les nobles et chez les bourgeois, à l'armée, à la Bastille. — Les heures de repas, habitudes et tenue à table. — Les grandes dames et la cuisine. — Protestations discrètes de M^{me} de Maintenon et de M^{me} de Sévigné.

UTREFOIS, la table tenait une place considérable dans l'existence. On en trouve la preuve presque à chaque page dans les mémoires et les écrits du temps de Louis XIV; mais, entre toutes recommandations (dans le livre rare et curieux d'Audiger, maître d'hôtel de grandes maisons, livre paru en 1692 et intitulé *La Maison réglée*), cette recommandation au suisse de la demeure m'a paru caractéristique : — « Il faut qu'il ait soin de tenir la porte fermée quand on dit la messe ou qu'on fait la prière... Il est aussi de son devoir de la tenir fermée aux heures des repas, lorsqu'on dîne ou qu'on soupe. » Ainsi, la consigne était aussi sévère pour les repas que pour la prière et la messe. C'est le temps d'ailleurs, nos lectrices l'ont certainement appris dans les lettres de M^{me} de Sévigné, où Vatel, le maître d'hôtel de Fouquet, puis du prince de Condé, — « cet homme dont la tête était capable de contenir tout le soin d'un Etat », — se tua de désespoir parce que la marée avait manqué.

De l'homme de table de cette époque, Labruyère nous a laissé un type définitif. Combien de ses contemporains, sinon tous, ont pu se reconnaître en ce portrait :

(*) Voir les articles déjà publiés sous le titre : *Les Jeunes Filles sous Louis XIV* (numéros des 15 novembre, 1^{er} et 15 décembre 1897, 1^{er} et 15 avril, 15 novembre 1898).



— « Cliton n'a jamais eu de toute sa vie que
« deux affaires qui est de dîner le matin et
« de souper le soir : il ne semble né que pour
« la digestion. Il n'a de même qu'un entretien :
« il dit les entrées qui ont été servies au der-
« nier repas où il s'est trouvé ; il dit combien
« il y a eu de potages ; il place ensuite le rôti et les
« entremets ; il se souvient exactement de quels
« plats on a relevé le premier service ; il n'oublie
« pas les hors-d'œuvre, le fruit et les assiettes.
« Il nomme tous les vins et toutes les liqueurs
« dont il a bu : il possède le langage des cuisines
« autant qu'il peut s'étendre et il me fait envie de
« manger à une bonne table où il ne soit pas. Il a
« surtout un palais sûr, qui ne prend point le
« change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'hor-
« rible inconvénient de manger un mauvais ragout
« ou de boire d'un vin médiocre. C'est un person-
« nage illustre dans son genre, et qui a porté le
« talent de se bien nourrir jusques où il pouvait
« aller. On ne verra plus un homme qui mange
« tant et qui mange si bien ; aussi est-il l'arbitre
« des bons morceaux, et il n'est guère permis
« d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais
« il n'est plus : il s'est fait du moins porter à table
« jusqu'au dernier soupir. Il donnait à manger le
« jour qu'il est mort. »

Louis XIV, tout le premier, était un exemple illustre de gros mangeur. « Il mangeait si prodigieusement — dit Saint-Simon — et si solidement qu'on ne s'accoutumait point à le voir. »

En ses belles années d'appétit, le roi, outre les collations, ne faisait jamais moins de trois repas par jour, et chaque nuit, à son coucher, on plaçait près de son chevet un *en cas*, presque toujours une volaille froide.

Voici d'après Madame, la Palatine, duchesse d'Orléans, ce que le roi mangeait à un dîner :

« J'ai vu souvent le roi manger quatre assiettées
« de soupes diverses, un faisan entier, une per-
« drix, une grande assiettée de salade, du mouton
« au jus et à l'ail, deux bonnes tranches de jam-
« bon, une assiettée de pâtisserie, et puis encore
« du fruit et des confitures. »

Voici, d'après Fagon, le médecin du roi, un aperçu de son dîner :

« La variété des différentes choses qu'il mêle le
« soir à son souper avec beaucoup de viandes et
« de potages, et entre autres les salades de con-
« combres, celles de laitues, celles de petites
« herbes, toutes ensemble assaisonnées comme
« elles le sont de poivre, sel, et très fort vinaigre
« en quantité et beaucoup de fromage par dessus,
« font une fermentation dans son estomac. »

Veut-on avoir une idée des diètes de Louis XIV quand on le mettait au régime ? Écoutez encore Fagon :

« Le roi, fatigué et abattu, voulut bien qu'on
« ne lui servit à dîner que des croûtes, un potage
« aux pigeons et trois poulets rôtis ; le soir, du

« bouillon pour y mettre du pain... Le lendemain,
« il fut servi comme le jour précédent, les croûtes,
« un potage avec une volaille et trois poulets
« rôtis dont il mangea, comme la veille, quatre
« ailes, les blancs et une cuisse ! »

« Un grand aime le champagne, — écrit La-
« bruyère, — et abhorre la Brie (vin de Brie). »
Le roi buvait donc du champagne comme vin ordinaire et ne le remplaça par du vieux Bourgogne que vers la fin de sa vie et sur l'ordre de son médecin Fagon. Il ne faisait usage que d'eau à la glace. Cette mode renouvelée des anciens avait été introduite vers le milieu du dix-septième siècle, peut-être à cause des plats de plus en plus épicés, et était devenue un besoin si général que Louis de Beaumont avait obtenu un brevet pour vendre *la neige et la glace, par tout le royaume, au taux de douze deniers la livre*.

Il n'était pas rare de voir figurer sur la table du roi 30 potages, 60 entrées, 132 hors-d'œuvre, 132 mets chauds, 60 plats d'entremets froids, 72 plats de rôtis composés pour la plupart de 134 pièces de gibier. Au dessert (on ne disait pas au dessert, mais *au fruit*), paraissaient 32 jattes d'oranges, 50 salades diverses, 100 corbeilles de fruits crus, 94 de fruits secs, 106 de compotes et 500 soucoupes de fruits glacés.

On servait peu de légumes, sauf les jours mai-
gres, et cependant le roi les aimait, tout particu-
lièrement les pois verts et les asperges. Son jardi-
nier, La Quintinie, qui lui en faisait manger avant la
saison, grâce à des couches réchauffantes, raconte,
non sans gloriole et pédanterie : — « Je puis dire
« que j'ai été le premier qui, par certains rai-
« sonnemens plausibles, me suis avisé de cet
« expédient pour donner au plus grand roi du
« monde un plaisir qui lui était inconnu... Au
« reste, on peut dire qu'il n'appartient guère qu'au
« roi de goûter ce plaisir et que peut-être ce n'est
« pas des moindres que son Versailles lui ait pro-
« duit par le soin que j'ai l'honneur d'en prendre. »

On ne s'étonnera pas qu'une partie de la des-
serte de tels festins suffit à nourrir les gens de
service ; l'autre partie était vendue aux habitants
de Versailles, dans les baraques d'un marché situé
rue de la Chancellerie, près de la caserne des
gardes françaises.

Parmi les membres de la famille royale, la
duchesse de Berry se signalait par une gourman-
dise extraordinaire. Elle ne cessait de manger,
même entre ses repas. A la comédie, c'étaient des
pêches au caramel, des marrons, des cerises sèches,
de la pâte de groseilles vertes ; le matin, au
lit où elle restait jusqu'à midi, la jeune princesse
avalait des fricassées, des petits pâtés, de la salade,
du lait, des figues, des prunes, des gâteaux au fro-
mage, le tout arrosé de bière glacée. Et elle se re-
mettait à table à deux heures. A quatre heures on
lui apportait de la salade, des fruits, toutes sortes
de mangeailles. Le soir, à dix heures, elle soupaît

jusqu'à minuit. A une heure ou deux, elle se couchait et prenait de la très forte eau-de-vie pour digérer. A ce régime, on ne devait pas être surpris que la jeune femme eut de fréquents accès de fièvre, des indigestions et même des syncopes.

Madame, belle-sœur du roi et seconde femme de Gaston d'Orléans, qui se vantait de sa sobriété, n'était pas non plus à l'abri des indigestions. — « En Hollande, avoue-t-elle, j'ai mangé aussi des œufs de vanneaux, mais j'en mangeai tant que j'en dus rendre. » Par contre, elle est très fière de dire : — « Je ne mange d'aucun ragout. Je ne prends ni bouillon, ni potage. Au dîner, je ne mange qu'un très petit nombre de plats, du gigot par exemple, du poulet rôti, des rognons de veau, du bœuf et de la salade. » A son souper elle ne mange que les cuisses d'une jeune caille, le quart d'une laitue, cinq ou six pêches. Elle n'aime ni le thé, ni le café, ni le chocolat qui sont cependant très en vogue. Elle ne comprend pas qu'on prenne ces drogues-là. Elle trouve le chocolat trop doux, le café a le goût de suie et de lupin, quant au thé, « c'est une saveur de foin et de paille pourrie. » Elle s'écrie : — « Ce que je mangerais volontiers, c'est une soupe à la bière. Voilà qui ne fait pas mal à l'estomac ! »

Précisément, le roi, sur ses vieux jours, souffrit beaucoup de l'estomac. Les médecins durent intervenir et c'est alors qu'aux brillants festins de jadis succédèrent des soupers presque austères, où on n'était que cinq ou six à table et où, écrit Madame : — « Chacun avale son affaire sans dire une parole, comme dans un couvent. Tout au plus dit-on quelques mots tout bas à son voisin. »

Même, certains hivers rudes, il faisait si froid à ces sortes de soupers expiatoires que le vin ainsi que l'eau gelaient dans les verres.

II

Certes, tout le monde n'avait pas l'appétit de Louis XIV et toutes les tables n'étaient pas aussi luxueusement fournies que celles de Versailles ; néanmoins les plus modestes dépassaient de beaucoup ce qu'on a vu depuis.

Dans un manuel de cuisine, dédié aux dames ménagères et dont le succès fut alors immense, (ce manuel porte le titre long et pompeux de : *Délices de la campagne, où est enseigné à préparer pour l'usage de la vie tout ce qui croît sur terre et dans les eaux*), dans ce manuel, disons-nous, on trouve des instructions détaillées pour les repas de cérémonie. Grâce à ce document, nous pouvons donner à nos lectrices une idée très exacte de la profusion et de la variété des mets pour une compagnie de trente personnes de haute condition.

Avant tout, notre auteur culinaire recommande

de mettre les invités à l'aise et pour cela de placer les trente couverts à distance l'un de l'autre de l'espace d'une chaise. (Excellent conseil, entre parenthèse, qui est négligé bien à tort aujourd'hui.) Il recommande également de ne jamais poser un plat ou un bassin chargé de grosses viandes devant les convives les plus considérables : Cela leur boucherait la vue du service, puis les obligerait à dépecer pour présenter aux autres. La table, en outre, doit être large ; il est de mode que la nappe traîne à terre de tous côtés. Les assiettes seront changées à chaque service et les serviettes de deux en deux.

Notre auteur passe ensuite aux différents services : Au premier service, on présentera trente bassins de potages, hachis et panades. Il y en aura quinze où les chairs paraîtront entières, quinze autres avec du hachis sur du pain mitonné. On mettra toujours alternativement un potage fort après un potage faible, une bisque, par exemple, après un potage de santé. — Au second service, ce seront des ragouts, des fricassées, des venaisons rôties ou en pâtés, des tourtes, des jambons, des langues, des andouilles, des saucisses et du boudin, voire même des melons et des fruits d'entrées. — Le troisième service sera tout de gros rôti : perdrix, faisans, bécasses, dindons, poulets, ramiers levrauts, lapins, agneaux entiers avec oranges, citrons, olives et saucières dans le milieu. — Le quatrième service sera de petit rôti : bécassines, grives, allouettes et fritures de toutes sortes. — Au cinquième service figureront saumons entiers, truites, carpes, brochets, pâtés de poissons entremêlés d'écrevisses et de fricassées de tortues avec les écailles par dessus. — Le sixième service sera formé d'entremets chauds ou froids, au beurre et au lard, d'œufs en toutes façons, avec des gelées de toutes couleurs. On placera des artichauts, des cardons et du céleri au poivre dans les salières. — Septième service : fruits et crèmes, amandes et cerneaux pelés. — Huitième service : confitures liquides et sèches, dragées de Verdun, conserves et glaces ; des branches de fenouil poudrées de sucre seront présentées sur des assiettes armées de cure-dents.

Si nous nous arrêtons aux menus d'intérieurs moins luxueux, non plus chez des nobles, mais chez des bourgeois, nous constatons encore une dépense énorme pour la table. Boileau dans sa satire célèbre a décrit un repas ridicule :

....Cependant on apporte un potage.
Un coq y paraissait en pompeux équipage,
Qui, changeant sur le plat et d'état et de nom,
Par tous les conviés s'est appelé Chapon.
Deux assiettes suivaient, dont l'une était ornée
D'une langue en ragout, de persil couronnée ;
L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beurre gluant inondait tous les bords.

Sur un lièvre flanqué de six poulets étiqués
S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,

Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentaient encore le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées
Régnait un long cordon d'alouettes pressées,
Et sur les bords du plat six pigeons étalés
Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.
A côté de ce plat paraissaient deux salades,
L'une de pourpier jaune et l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat
Et nageait dans des flots de vinaigre rosat....

Il se pouvait que le repas fut aussi mauvais que l'assure Boileau. Remarquons cependant que, si la qualité laissait à désirer, tout au moins la quantité y était. Nous y relevons en effet un coq, une langue en ragout, un godiveau, une soupe aux jaunes d'œufs, un lièvre, 6 poulets, 3 lapins, des alouettes, 6 pigeons, 2 salades, 1 jambon, des riz de veau aux champignons, des petits pois... et cela pour quatre convives !

A l'armée, même prodigalité. A en croire Gourville, le maréchal d'Humières avait été le premier à transporter dans les camps le luxe des villes. Pendant le siège d'Arras (1654), Gourville, soupant à sa table, y vit avec étonnement de la vaisselle d'argent. « Le lendemain, — dit-il, — j'eus l'honneur de dîner avec M. de Turenne : il n'avait que de la vaisselle de fer blanc. » En 1672, une ordonnance du roi fut rendue pour la modération des tables des officiers généraux. Mais cette ordonnance demeura impuissante : — « Le luxe et « la bonne chère, — dit Saint-Simon, — avaient « corrompu les armées ; on y était servi avec la « même délicatesse et le même appareil que dans « les villes et aux meilleures tables. »

On mangeait bien, même à la Bastille. Un prisonnier de distinction y avait un excellent potage, une tranche de viande, une cuisse de volaille, un plat de légume, un fruit, une bouteille de vin vieux. Le vendredi, jour maigre, un prisonnier ordinaire avait une soupe, un plat de fèves, de la morue assaisonnée à l'ail, du pain de ménage et une bouteille de vin.

Devant cette abondance, on est tenté d'être de l'avis d'Harpagon et de dire avec Valère :

« — Monsieur a-t-il invité les gens pour les assassiner à force de mangeailles?... Apprenez, maître Jacques, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes ! »

III

Les heures de repas étaient de midi à deux heures pour le dîner, de sept à huit heures pour le souper.

Le plus souvent, à Paris, au moment de se mettre à table, les femmes passaient les premières, les hommes suivaient et chacun se plaçait à son gré. Toutefois, le maître et la maîtresse de la maison, sans ostentation blessante pour les autres

convives, s'entendaient pour mettre à côté d'eux leurs invités de marque. En province, ainsi que cela se fait de nos jours, le maître de la maison offrait le bras à la personne la plus importante et la plaçait auprès de lui.

La coutume exigeait que l'on fut couvert pendant les repas : c'eût été manquer grandement aux convenances que d'ôter son chapeau à la table du roi. A la fin du repas, tout le monde se levait pour aller se rincer la bouche sur des tables spéciales. Parfois on chantait au fruit (au dessert). On portait des santés, celle du roi la première, et tous les verres étaient cassés après l'avoir bue.

La façon dont on mangeait et la tenue des gens laissaient fort à désirer. Ce fut seulement sous Louis XIV que la fourchette fut adoptée et prit définitivement place dans le couvert.

Les fourchettes n'étaient encore en usage que dans le grand monde. C'est avec les doigts qu'on saisissait, plus ou moins élégamment, les morceaux de viande pour les porter à sa bouche. Le jeune de Coulanges, ami et cousin de Mme de Sévigné, s'en indignait :

Jadis le potage on mangeait
Dans le plat, sans cérémonie,
Et sa cuillère on essuyait
Souvent sur la poule bouillie.
Dans la fricassée autrefois
On suçait son pain et ses doigts.

On voyait encore, dans les grandes maisons, lorsqu'on prenait le repas en famille ou entre amis, tous les convives puiser le potage à même la soupière. Aussi, n'est-ce pas une vaine recommandation que fait l'auteur du *Manuel culinaire*, déjà cité, en conseillant de prendre le potage cuillerée à cuillerée dans le plat, à cause « du dégoût que l'on peut avoir les uns des autres de la cuiller qui, au sortir de la bouche, puiserait dans le même plat sans être essuyée. » Dans le meilleur monde on jetait à terre ce que l'on avait en trop dans son verre ou dans son assiette. La Bruyère en témoigne dans son caractère du *distrain* : « On « a inventé aux tables une grande cuiller pour la « commodité du service : il la prend, la plonge « dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, et il « ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur « son linge et sur ses habits le potage qu'il vient « d'avalier. Il oublie de boire pendant tout le « dîner ou, s'il s'en souvient, et qu'il trouve qu'on « lui donne trop de vin, il en *flaque* plus de la « moitié au visage de celui qui est à sa droite ; il « boit le reste tranquillement et ne comprend pas « pourquoi tout le monde éclate de rire de ce « qu'il a jeté à terre ce qu'on lui a versé de « trop. »

De même dans le portrait de Troile :

« Si Troile est à table et qu'il prononce d'un « mets qu'il est friand, le maître et les conviés, qui « en mangeaient sans réflexion, le trouvent friand

« et ne s'en peuvent rassasier; s'il dit au contraire
« d'un autre mets qu'il est insipide, ceux qui com-
« mençaient à le goûter, n'osant avaler le morceau
« qu'ils ont à la bouche, ils le jettent à terre. »

Ces deux extraits nous fournissent, en même temps que de curieux détails sur le sans-gêne dont on usait, une amusante physionomie de convive. Nous citerons encore celle-ci :

« Gnathon, non content de remplir à une table
« la première place, occupe lui seul celle de deux
« autres; il oublie que le repas est pour lui et
« toute la compagnie; il se rend maître du plat et
« fait son propre de chaque service; il ne s'attache
« à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de
« tous; il voudrait pouvoir les savourer tous tout
« à la fois. *Il ne se sert à table que de ses mains*;
« il manie les viandes, les remanie, démembre,
« déchire, et en use de manière qu'il faut que les
« conviés, s'ils veulent manger, mangent ses
« restes. Il ne leur épargne aucune de ces mal-
« propétés dégoutantes, capables d'ôter l'appétit
« aux plus affamés; les jus et les sauces lui dé-
« gouttent du menton et de la barbe; s'il enlève
« un ragout de dessus un plat, il le répand en
« chemin dans un autre plat et sur la nappe : on
« le suit à la trace; il mange haut et avec grand
« bruit; il roule les yeux en mangeant; la table
« est pour lui un râtelier; il écurve ses dents et
« continue à manger. »

A de tels convives pouvait s'appliquer la virulente apostrophe du *Misanthrope* de Molière :

...Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

— Oui, mais je voudrais bien qu'il ne s'y servit pas.
C'est un fort méchant plat que sa sottise personne
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

IV

Mais, demandera-t-on, — et c'est ici surtout le point qui nous intéresse, — que disaient, que pensaient les femmes en de telles bombances? Quel y était leur rôle? Étaient-elles toutes aussi gourmandes que la duchesse de Berry et que Madame? Ou protestaient-elles à la façon précieuse de cette grande dame qui, écrit un contemporain, *faisait la délicate, ne mangeait de rien* pour donner à entendre qu'elle *ne vivait que de rosée*?

A vrai dire, les grandes dames et les jeunes filles nobles ne dédaignaient aucunement de s'occuper de cuisine, mais si quelques-unes le faisaient par mesure d'ordre et d'économie, combien s'en mêlaient par gloriole ou vanité. Il était fort à la mode en effet, parmi les personnes de qualité, d'inventer des plats et de leur donner leur nom. La plupart de ces dames et de ces jeunes filles, absolument dénuées d'imagination sur ce point, achetaient leur découverte à quelque cuisinier de génie, puis cherchaient à faire adopter le nouveau mets

dans le monde et à en retirer tout l'honneur et toutes les louanges possibles.

On conte que la princesse de Conti eut recours à la cuisine dans un but plus utile. Sentant que son mari, son beau-frère, elle-même, avaient perdu la faveur du roi, désespérant de son crédit, elle inventa, dans un moment d'inspiration, *le carré de mouton à la Conti*. Le roi, que le médecin avait condamné au potage à la vierge (sorte de soupe au lait assez fade), fit le meilleur accueil au carré de mouton à la Conti et l'avisée princesse rentra en grâce.

M^{me} de Maintenon qui, au temps où elle élevait les enfants de M^{me} de Montespan, n'avait pas dédaigné de prendre brevet pour un four à pâtisserie, se piqua d'émulation. Elle eut avec le père La Chaise plusieurs longues conférences culinaires d'où sortit *le canard au père Douillet*. Elle inventa les fameuses *côtelettes en papillottes* qui défendaient l'estomac fatigué du roi contre les effets pernicioeux de la graisse. On eut d'elle aussi une liqueur composée de spiritueux distillés, de sucre, de parfums et de fleur d'oranger. La duchesse de Berry imagina à son tour des piqués d'une finesse extrême. Mais, pour ces quelques bonnes recettes qui nous sont demeurées, combien sont à peu près oubliées dont les noms seuls évoquent pourtant des choses délicieuses. Les recettes de l'hypocras et de l'hydromel, par exemple, celles des bonnets de prêtre, des œufs à la huguenotte, du persil de Macédoine, des trompettes d'Espagne et de mille gâteaux prodigieux.

S'il était spirituel, voire même charitable, d'user de cuisine pour rentrer en grâce auprès du roi ou pour apaiser ses cruels maux d'estomac, il était encore plus courageux de critiquer hautement, sans intérêt particulier, tant de repas interminables et fastueux. Deux femmes au moins protestèrent, non pas violemment certes, mais discrètement, chacune à sa façon.

M^{me} de Maintenon, selon ses goûts de réforme et d'éducation, entreprend d'enrayer le luxe de la table non seulement à Saint-Cyr, mais dans les maisons de ses amis, dans sa propre famille. Elle établit ainsi le budget d'un jeune ménage. Dépense par jour pour 12 personnes. (Monsieur, Madame, 3 femmes, 4 laquais, 2 cochers, 1 valet de chambre) :

15 livres de viande à 5 sous par livre.	3 liv.	15 sols
2 pièces de rôti	2 »	10 »
Pour du pain	1 »	10 »
Pour du vin	2 »	10 »
Pour du bois	2 »	» »
Pour du fruit	1 »	10 »
Pour de la chandelle	» »	8 »
Pour de la bougie	» »	10 »

14 liv. 13 sols

M^{me} de Sévigné proteste elle aussi, mais autrement. D'abord, en se moquant finement des repas

épiques des états de Bretagne, « où on remporte
« des plats rôtis tout entiers, où, pour les pyra-
« mides de fruits, il faut hausser les portes. »
« Nos pères, — ajoute-t-elle, — ne prévoyaient pas
« ces sortes de machines, puisque même ils ne
« comprenaient pas qu'il fallût qu'une porte fut
« plus haute qu'eux. Une pyramide veut entrer,
« une de ces pyramides qui font qu'on est obligé
« de s'écrire d'un bout de la table à l'autre; mais,
« bien loin que cela blesse ici, on est souvent fort
« aise, au contraire, de ne plus voir ce qu'elles
« cachent. »

M^{me} de Sévigné a une autre façon plus spiri-
tuelle et plus fine encore de condamner les prodigalités de la table, c'est de décrire un souper, sans
parler du tout de ce qui s'y mange :

« Le maître du logis nous reçut dans un lieu
« nouvellement rebâti, le jardin de plain-pied de
« l'hôtel de Condé, des jets d'eau, des cabinets,
« des allées en terrasses, six hautbois dans un
« coin, six violons dans un autre, des flûtes
« douces un peu plus près, un souper enchanté,
« une basse de viole admirable, une lune qui fut
« témoin de tout. »

Et après cette longue revue de bonne et grasse
chère, il m'a paru que, pour finir, cette note
poétique de hautbois et de flûtes douces, dans le
clair de lune, aurait du charme.

CHARLES FOLEY.



CONSEIL

La Susceptibilité



HACUN convient que l'un
des éléments les plus dis-
solvants de toute société,
c'est la susceptibilité.

Il est rare de rencontrer
des jeunes filles suscep-
tibles. Ce défaut est sou-
vent le fruit d'un caractè-
re aigri, de nombreux dé-
sappointements, et même
de chagrins multipliés.
Cependant, il existe en
germe dans beaucoup

de natures, et y trouve un terrain plus ou moins
propre à son développement. Aussi n'est-il pas
inutile de faire, à ce sujet, son examen de cons-
cience, ou, si l'on se sent à l'abri de reproches
de ce côté, de se pénétrer, pour l'avenir, des in-
finis désagréments que la susceptibilité amène,
non seulement pour les autres, mais pour celui
qui en est atteint.

La susceptibilité se base sur des faits réels, ou
naît simplement d'une imagination faussée. La
plupart du temps, les deux origines se confondent :
il y a un petit fait, qui est le prétexte; l'imagina-
tion le grossit, le défigure, lui crée des propor-
tions démesurées, et voilà la susceptibilité éveillée,
se traduisant, vis-à-vis d'autrui, en reproches, en
bouderies, en amertumes, en représailles, ou, tout
au moins, en froideur, tandis qu'elle torture à la

fois, au-dedans de nous, notre amour-propre, qui
se croit offensé, et même souvent notre cœur, qui
s' imagine être blessé.

Ce défaut peut naître dans les caractères ombrageux, orgueilleux, jaloux de leurs droits, de leurs privilèges, infatués de leurs mérites, et toujours prêts à relever les manquements réels ou imaginaires, les défauts d'attention, d'égards, les menues négligences ou les oublis qu'ils transforment en offenses préméditées. Il peut aussi être l'excès de sensibilité d'un cœur affectueux, dont la délicatesse un peu morbide souffre de ne pas rencontrer chez les autres les nuances qui lui sont familières, et qui s'afflige de tout ce qui, souvent à tort, lui semble de l'indifférence ou même de l'éloignement.

Il est bon de s'examiner sérieusement, comme je le disais tout à l'heure, parce qu'avec l'âge, tous les germes defectueux se développent. A moins de posséder de la vertu, c'est-à-dire l'habitude de se dominer, et de se perfectionner au jour le jour, on devient plus désagréable en avançant en âge; c'est pourquoi il importe d'extirper, quand on est jeune, les racines qui peuvent produire de mauvais fruits.

Êtes-vous disposées par nature à cette revendication de vos droits, à la pratique de cette stricte justice qui exige tout ce qui nous est dû, et qui se rebiffe au plus léger manquement?

Songez, alors, que la stricte justice est rarement équitable, si paradoxale que semble cette opinion. En effet, on n'est guère impartial en sa propre cause. On est souvent tenté de s'exagérer non seulement son importance, mais encore les droits

qu'elle confère. En jugeant ainsi, on oublie trop ceux des autres, et, enfin, on ne tient pas compte de ce qu'il y a d'involontaire dans leurs négligences, d'inconscient dans leurs prétendus manques d'égards. On ne suppose pas, lorsqu'il s'agit d'eux, qu'il puisse y avoir des excuses et des explications; on n'a point recours aux interprétations bienveillantes. Une de vos lettres, par exemple, est-elle restée sans réponse? Vous n'avez pas l'idée, cependant vraisemblable, que des empêchements sérieux ont retardé cette réponse; vous ne voyez que le fait brutal: on vous a offensée!

Il faut encore être indulgente, parce que nous-mêmes, si impeccables que nous nous jugions, nous pouvons avoir des torts involontaires qui blessent les autres à notre insu, et qui nous sont bien souvent pardonnés, que même on ne nous fait pas remarquer. Enfin, les personnes toujours armées en guerre pour défendre leur amour-propre font, au moral, l'effet du porc-épic, qui n'est pas, on en conviendra, un animal sociable.

Mais, direz-vous peut-être, je ferme volontiers les yeux sur les négligences et les offenses qui ne touchent que mon orgueil ou même ma dignité; ce que je ne puis pardonner ou laisser passer, ce sont les petites blessures infligées à mon cœur.

Ici encore, mesdemoiselles, il arrive que l'ima-

gination fait des siennes. Non seulement elle voit des intentions précises là où il y a eu distraction et simple oubli, mais encore elle exagère et avive la sensibilité des sentiments. C'est fort bien d'avoir du cœur, des délicatesses et des nuances d'affection, mais il ne faut pas être une sensitive qu'un souffle ou un contact fait frémir. On doit endurcir son cœur, non pas en ce qui concerne la compassion et la sympathie, mais en ce qui regarde les impressions purement personnelles. Soyez extrêmes pour aimer, consoler, donner; mais quand il ne s'agit que de vous, soyez des femmes fortes, qui n'usent pas en des riens leur énergie et leur sensibilité. Admettez la bonne volonté et la bienveillance chez les autres; tolérez qu'ils aient moins de nuances que vous, et une manière différente de sentir, aussi bien que de témoigner leur affection.

Vous avez du cœur, vous en êtes fières, vous en faites votre honneur comme votre excuse; eh bien, que ce cœur exerce ses plus belles prérogatives: l'indulgence, d'abord, qui ne voit point facilement le mal, qui l'excuse et le pardonne, l'abnégation ensuite, qui supprime les retours égoïstes sur soi-même, les souffrances inutiles, et les sensibleries amollissantes qui se tournent en aigreurs et en rancunes.

M. MARYAN.



LE PAVILLON

Toulon.



*L'ARRIÈRE d'un grand transport en quarantaine
Qui, dans le soir tombant, semble presque endormi,
Un point tenu, que l'œil ne perçoit qu'à demi...
Un hochet, animé par la brise incertaine...*

*Une chose à la fois puérile et hautaine,
Un jouet enfantin, gros comme une fourmi.
Un peu de bleu, de blanc et de rouge parmi
Les splendeurs du couchant où fuit la mer lointaine.*

*Un rien, pour qui l'on va vers l'Orient, là-bas,
Aux terribles pays d'où l'on ne revient pas,
Un rien pour qui l'on meurt, un rien pour qui l'on prie,*

*Un rien qui semble tout aux fils du même sang...
Un rien que l'on salue avec l'âme, en passant...
Une toile... une loque... un chiffon... La Patrie!*

JACQUES NORMAND.

LA PART DU RÊVE

SUITE



TOUTES deux, lentement, rentrèrent à leur tour. Mme Gènevron tenait à s'assurer que l'oncle Jean partait réellement pour Castel-Rose. Mais, une fois décidé au sacrifice, M. Gènevron l'accomplissait d'un bel élan.

La tante et la nièce, quand elles parvinrent à Val-Fleuri, ne virent qu'Arnaud debout sur les

marches du perron. Il suivait des yeux la silhouette de son maître s'enfonçant dans l'avenue.

Il n'attendit pas qu'on le questionnât. Jetant sur Mme Gènevron un regard d'écrasant reproche, il annonça :

— Monsieur vient de partir pour Castel-Rose.

Et, comme ni Huguette ni sa tante ne paraissaient comprendre toute l'horreur de la situation, Arnaud tira de son gousset une énorme montre en or, cadeau de ses maîtres pour sa vingt-cinquième année de services, et, accentuant les mots, ajouta :

— Il est cinq heures moins un quart.

— Eh bien, Arnaud, vous ne servirez qu'à sept heures et demie pour donner à Monsieur le temps de revenir... prévenez à la cuisine.

Mme Gènevron affectait un air dégagé, si émue qu'elle fût; le mécontentement du maître d'hôtel s'accroissait de plus en plus. Mais aussi changer l'heure d'un repas par simple caprice! Mme Gènevron se sentit vraiment coupable, elle détourna les yeux de cette statue du commandeur et s'enfuit, afin de n'être point tentée de faire à Arnaud des excuses.

Peu à peu, la chaleur s'adoucit; les rayons du soleil glissèrent obliquement sous les arbres; un léger souffle d'air s'éleva, le bleu du ciel devint moins éblouissant, une teinte dorée nuança l'occident et l'ombre des coteaux s'allongea sur la plaine.

A sept heures, Huguette abandonna le concerto de Schumann qu'elle étudiait et sortit.

Des massifs qu'on arrosait montait une saine odeur de terre mouillée. Huguette l'aspira longue-

ment. Des chiens jouaient dans l'herbe, Huguette les envia, regrettant que son grand âge ne lui permit plus de se rouler avec eux, comme elle le faisait autrefois. Elle trouvait à cette soirée quelque chose de particulièrement grisant et avait envie de chanter et de courir.

Des moineaux se couchaient dans les rosiers, menant grand tapage. Des grenouilles dans l'étang voisin coassaient de façon assourdissante; les voix mélancoliques des crapauds se répondaient, lointaines ou proches.

Huguette prit l'avenue.

Des flèches de lumière trouant le feuillage rayaient le sable; la fraîcheur était délicieuse. Au fond, près de la grille d'entrée, se trouvait un berceau de charmille qu'Huguette aimait. Elle allait à petits pas, songeant : « Je m'assoierai là pour attendre oncle Jean. »

— Tiens ! te voilà ?

Sous le berceau était déjà Mme Gènevron. Huguette fut contrariée, sans s'expliquer pourquoi.

— Vous attendez mon oncle, tante Adèle ?

— Tu viens au-devant de lui, Huguette ?

— Oui, je serais contente s'il rentrait vite... Je voudrais dîner.

— Tu aurais dû goûter.

— Je n'ai pas faim.

— Alors, pourquoi veux-tu dîner ?

— Parce que... parce que c'est l'heure.

— Chut ! fit tante Adèle, on marche sur la route.

— C'est oncle Jean, je reconnais son pas.

— Oui, dit Mme Gènevron, je le reconnais aussi.

Mais ni l'une ni l'autre ne bougea. Elles restèrent assises, ne semblant plus du tout pressées de revoir M. Gènevron.

En apercevant sa femme et sa nièce l'oncle Jean s'arrêta surpris et souriant.

— Voilà qui est gentil ! s'écria-t-il.

Et il vint s'asseoir entre elles.

— Eh ! bien, Jean, tu as fait une bonne promenade ?

— Exquise ! Vous aviez raison. Un peu chaud en allant; mais, pour revenir, une coquille de petite brise qui sentait les mille fleurs !

— Et là-bas, oncle Jean ?

— Là-bas ? on m'a reçu dans le salon. Ça ne

sentait plus les mille fleurs, mais bien le maryland et le khédivé.

— Vous l'avez vu, oncle Jean ?

— Qui ? Le Khédivé ?

— Oh ! je t'en prie, Jean, ne fais pas d'esprit ! Je ne connais rien de plus fatigant. Qui as-tu vu ?

— M^{me} Gérard. Elle était en fraise écrasée, avec un col ouvert... Elle m'a fait boire de l'orgeat.

— Toujours ? pauvre oncle Jean ! et puis, qui avez-vous vu ?

— M. Gérard. Il a eu un coup de soleil sur le nez. Il a pris ça en pêchant à la ligne ; ça pèle... c'est très vilain.

— Enfin, voyons, Jean, as-tu vu M. Laurent ?

— M. Laurent ? Mais non.

— Non ? tu ne l'as pas vu ?

— Ho ! oncle Jean ! et vous y alliez pour ça !

— Mais pas du tout ! Je n'y allais pas pour ça... J'y allais pour être poli, pour rendre une visite sur trois à M. Gérard... c'est vous qui me l'avez dit.

— Oh ! gémit Huguette, moi qui voudrais tant savoir la vérité sur la barbe rousse et les lunettes bleues !

— A-t-on dit qu'elles étaient bleues ?... c'est toi qui arranges...

M^{me} Genève se taisait... Avec son pied elle battait une marche guerrière. Et, sous son chapeau cloche qu'elle gardait le soir par crainte des névralgies, ce qu'on voyait de son visage, la bouche et le menton, paraissait empreint de sévérité.

M. Genève eut conscience de s'être montré au-dessous — oh ! combien ! — de sa mission et tenta de s'excuser.

— M. Laurent était sorti. Il ne rentre jamais, paraît-il, que pour le dîner qu'il a fait mettre à huit heures. Car il commande là-bas comme chez lui ; M. Gérard en parle avec déférence, M^{me} Gérard avec adoration.

— Qu'est-ce qu'ils en disent, oncle Jean ?

— Qu'il est très facile pour la nourriture, qu'il offre des cigarettes à M. Gérard et même à M^{me} Gérard.

— A M^{me} Gérard ?

— Parfaitement. Elle en a fumé la moitié d'une hier au soir, ça l'a rendue malade, et pourtant elle conserve de cette débauche un souvenir presque troublant. Elle garde l'autre moitié dans son porte-monnaie : elle me l'a montrée. Je ne sais si elle la garde en souvenir du donateur ou de cette aventure, la seule de sa vie.

— Pauvre Arthémise ! fit Huguette, apitoyée.

Les lèvres de M^{me} Genève, sous le bord du chapeau-cloche, se plissèrent de dégoût.

— Et puis, continua Huguette, qu'avez-vous encore appris ?

— Qu'il est très ordonné et replie lui-même ses cravates, qu'il emploie à sa toilette une quantité d'eau inquiétante pour le parquet de sa chambre.

— Et puis... a-t-il la barbe rousse ?

— On ne me l'a pas dit, et je n'ai pas voulu demander son portrait... Oh ! poursuivit M. Genève, à propos de portrait, les Gérard ont le leur. M. Laurent les a photographiés en groupe devant la porte de Castel-Rose. Même il a, comme pendant, photographié « Fourmi » avec le petit groom en casquette et Annette en tablier blanc. M. Gérard, qui fait de l'esprit à ses heures, a écrit sur le carton cette légende : « Nos animaux domestiques ». Il y a aussi la photographie de... devinez quoi ?

— Dites vite, oncle Jean.

— De Val-Fleuri.

Le chapeau-cloche fut repoussé en arrière d'un geste vif.

— De Val-Fleuri ! crièrent ensemble M^{me} Genève et Huguette. Ce monsieur est venu ici sans que nous l'ayons vu ?

— Val-Fleuri pris de la route, expliqua M. Genève. Côtés ouest, nord et sud. On ne voit guère sur les deux dernières que les girouettes, mais on reconnaît le parc et les écuries.

— Ça, fit Huguette, c'est sans gêne ! venir photographier les gens sans leur permission...

— Mais, ma chère, la grand'route est à tout le monde...

— C'est égal : s'il voulait prendre la maison, il devait entrer, se présenter lui-même ou amener M. Gérard pour l'introduire... Mais ce doit être un vieux sauvage !

— Heu ! heu ! fit M. Genève en promenant la paume de ses mains sur ses genoux d'un air méditatif, heu ! heu !...

Le chapeau-cloche s'agita de nouveau.

— Voyons, Jean, qu'est-ce qu'il y a encore... dis-le vite... et allons dîner : Arnaud carillonne depuis dix minutes.

— Oncle Jean, moi, c'est le physique qui m'intrigue.

— Mon Dieu, mes chères amies, — l'oncle Jean joignit les mains et prit un air profond, — je vais vous dire ce que j'ai vu... et vous déduirez, bien que généralement les femmes soient plus portées à induire qu'à déduire.

— Va toujours. Qu'as-tu vu ?

— Primo : devant l'écurie une bicyclette reluisante comme un soleil, marque Humber ; M. Gérard me l'a fait admirer.

— Bon, ça, fit Huguette. Ensuite ?

— Dans le vestibule, deux casquettes, une beige et une blanche...

— Des casquettes ? oh ! protesta le chapeau-cloche.

— Mais, tante Adèle, cela peut être bien... ça dépend... Comment sont-elles, mon oncle ?

— Comment t'expliquer ?... Très grandes, en forme de côtes de melon, mais les côtes aplaties.

— Oh ! très bien ! c'est bon aussi, ça, comme la

bicyclette, mais ne va guère avec des lunettes bleues... après ?

— Après ? ah ! des blocs de Wattmann, un sac d'aquarelliste, un pliant, un parasol...

— Il fait de l'aquarelle, ce monsieur ?

— Il paraît. Du moins il en fera. Je crois qu'il n'a rien commencé, mais M. Gérard pense qu'il doit avoir du talent.

— Quel homme universel ! Photographie, peinture... Et puis, qu'avez-vous vu encore ?

— Au milieu des cannes en bec de perroquet, des cannes à épée, des cannes à pommes diverses de M. Gérard, une canne en bois naturel, forme crosse, avec un tout petit cercle d'argent ; à côté, le parapluie pareil.

M^{me} Gènevron enleva son chapeau afin de mieux voir son mari et déclara, très pénétrée :

— Mon cher ami, je ne te connaissais pas ce remarquable talent d'observation.

— Alors vous déduisez ? demanda l'oncle Jean, gonflé d'orgueil à cet éloge.

— Nous déduisons ! affirma Huguette. Après !

— Après... des gants jetés sur une table. Mais peut-être sont-ils à M. Gérard...

— M. Gérard n'en porte qu'en filoselle grise l'été, en feutre noir l'hiver, dit Huguette.

— Des gants en grosse peau rouge, à boutons de corne.

— Vous avez regardé jusqu'aux boutons, oncle Jean, vous êtes un ange !

— En récompense je demande à connaître le résultat de vos déductions.

Mais ni M^{me} Gènevron ni Huguette n'eurent le temps de répondre. Devant eux se dressa brusquement, dans l'allée devenue presque obscure sans qu'ils y eussent pris garde, la silhouette rigide et douloureuse d'Arnaud. Une minute, il contempla silencieusement le trio oublieux de ses devoirs ; puis, d'un geste lent, il tira sa montre et annonça d'une voix sépulcrale :

— Il est huit heures moins trois minutes. — Et il ajouta : Je ferai respectueusement observer à Madame que le dîner, commandé pour sept heures et demie, sera immangeable.

— Nous voilà, Arnaud, nous voilà, s'écria M^{me} Gènevron en se levant.

— J'ai sonné plusieurs fois, reprit Arnaud.

Puis, retombant dans son mutisme et sa correction, il se rangea au port d'arme, laissant passer devant lui M^{me} Gènevron, confuse et pressée, suivie de l'oncle Jean et de Huguette qui, eux, ne se troublaient pas et poursuivaient gaiement leur enquête.

Arnaud leur laissa prendre quelque avance, puis suivit à son tour, soupirant et hochant la tête.



V

— Huguette, veux-tu être bien gentille ?

— Oui... si ça n'est pas trop ennuyeux.

— Tu as une façon de répondre... fit M^{me} Gènevron, piquée.

— Ne vous fâchez pas, ma tante, dites-moi ce que vous voulez.

M^{me} Gènevron, assise dans le salon à sa place accoutumée, venait de mettre le dernier point à un *carré* de son tapis, un carré orange et groseille. En face d'elle, Huguette brodait un *cosy*.

— Que dois-je faire pour être gentille ? reprit-elle.

— Voilà : Je ne me rappelle plus le nombre voulu de carrés pour le tapis de l'église... S'il m'en faut encore beaucoup, ce sera contrariant... J'ai presque fini mes laines et je ne retrouverai plus ces teintes-là...

— Ce serait vraiment dommage !

— Ne te moque pas de ma tapisserie ; plus les tons seront vifs, mieux ce sera. Tu verras l'effet !... Enfin, je voudrais être sûre avant de commencer un autre morceau... Cela t'ennuierait d'aller jusqu'à l'église pour mesurer le vieux tapis ?

— A l'église, tante Adèle, par une telle chaleur... à trois heures de l'après-midi ! Je vais mourir !

— Tu crois ?... Non, par les chemins de traverse, il y a de l'ombre... et tu me rendrais bien service.

— J'y vais, alors. Mais, vous savez ? Je gagne aujourd'hui, en une heure, autant de mérites que vous en avez amassé depuis des mois à travailler à ce chaos de couleurs.

— Un chaos de couleur, mon ouvrage ! Tu ne comprends pas, voilà tout !

— Non, il faut être initié aux belles choses... C'est du Wagner en tapisserie.

— Va vite, ma petite Huguette, je t'en prie. Tiens... emporte mon mètre... n'oublie pas non plus un crayon et du papier pour écrire les mesures... Merci, tu es une bonne fille.

Huguette, résignée sinon joyeuse, mit un chapeau de jardin assez large pour la dispenser de prendre une ombrelle et sortit.

Sur la terrasse, la chaleur était étouffante, les fleurs inclinaient la tête, grillées par le grand soleil. L'herbe des pelouses paraissait bleue sous l'intense lumière, Huguette envoya une malédiction au tapis de sa tante et traversa la fournaise. Dans l'avenue, elle respira mieux. Après quelques pas sur la grand'route, elle prit le petit chemin ombreux que vantait tante Adèle.

Huguette, maintenant sous les branches réunies en dôme, allait lentement. Des églantines blanches et roses étoilaient les haies, montaient aux rameaux des arbres voisins, puis retombaient en grappes fleuries. Des lézards gris couraient sur les

talus; l'un d'eux traversant le chemin devant Huguette la fit songer à la vipère tuée dans le champ de blé l'avant-veille, et au récit de Jeanne-Marie.

Depuis la visite de M. Genève au Castel-Rose, Huguette poursuivait son enquête par suppositions.

« Un monsieur qui monte une Humbert, fume du khédive, porte des grandes casquettes, n'est sûrement pas de l'espèce Gérard, se disait-elle. Mais, s'il n'est ni commun, ni trop vieux, il doit être laid — une barbe rousse est affreuse... Il ferait bien de se montrer, ça me changerait un peu... Je suis entourée de gens — hommes et femmes — ayant l'âge canonique... Quel sauvage ce doit être! Pourquoi cette sauvagerie?... Chagrin d'amour, peut-être? Ce serait amusant à voir de près un chagrin d'amour. »

De sa déclaration colère : « S'il n'est ni vieux, ni ridicule, il fera bien de ne pas m'ennuyer de sa personne, cet inconnu », Huguette ne se souvenait guère.

Elle cherchait encore le mot de l'énigme en arrivant à l'église.

C'était une très simple, très modeste église. Trop vieille pour avoir conservé la fraîcheur de ses peintures, trop neuve pour offrir un intérêt quelconque aux curieux d'art ancien, elle n'avait comme beauté que la parure fleurie de ses autels et la douceur de la lumière qui coulait, mauve et rose, de ses vitraux à losanges et à fleurs de lys. Des tilleuls l'entouraient d'un mur de verdure, l'abritant, l'été, du trop grand soleil.

Huguette entra, éblouie par le jour du dehors, la demi-clarté lui parut reposante et douce. Elle s'agenouilla un instant, mais au travers de sa prière chantaient les vers de Victor Hugo :

Elle était triste et calme à la chute du jour,
L'église où nous entrâmes.
L'autel sans serviteur, comme un cœur sans amour,
Avait éteint ses flammes.

Personne dans l'église, mais la porte de la sacristie ouverte, un balai appuyé contre le fauteuil de M. le curé, prouvèrent à la jeune fille que Marthe la sacristine ne devait pas être loin. Huguette attendit un peu. Personne ne venant, elle se décida à entrer seule dans la sacristie et à chercher le tapis pour le mesurer.

Elle le trouva posé ou plutôt jeté dans un coin. Il était sale et très lourd.

Un peu ennuyée d'avoir à le manier, Huguette se mit en devoir de le déplier. D'épais nuages de poussière s'en échappaient à chaque secousse qu'elle lui imprimait, et la jeune fille sentait grossir le trésor de ses mérites. Mais, bien que la pensée de gagner le ciel lui parût consolante, elle fut fort aise d'entendre quelqu'un — Marthe, sans doute — entrer dans l'église et se rapprocher. Quand elle crut la femme arrivée devant la porte

de la sacristie, Huguette l'appela à mi-voix, sans se retourner :

— Venez donc m'aider. C'est très difficile à remuer ce machin-là.

— Que faut-il faire, mademoiselle ?

Huguette d'un bond se releva.

Grand et mince dans un costume de flanelle claire, un jeune homme s'inclinait devant elle.

— Oh ! fit Huguette, suffoquée.

Elle n'eut pas une seconde de doute : elle avait devant elle l'hôte mystérieux des Gérard.

— Que puis-je faire pour vous aider, mademoiselle ? répéta Pierre Laurent.

Ses yeux, des yeux bleus très clairs qui, en ce moment du moins paraissaient très bien voir sans lunettes, regardaient, un peu moqueurs, cette jeune personne dont l'effarement était visible. Il souriait, et son sourire très franc retrouvait un peu les longues moustaches d'un blond plus vif que celui des cheveux.

Le premier moment de stupeur passé, Huguette reprit son sang-froid.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit-elle, j'ai cru que c'était la sacristine.

— Ne puis-je pas la remplacer ?

Huguette hésita une seconde ; puis, amusée, elle accepta.

— Il s'agit de déplier cet affreux tapis et de le mesurer.

— Très facile, affirma le jeune homme.

Il jeta son canotier sur une chaise et, bravement, chercha un des coins du tapis.

— Ne le remuez pas trop, supplia Huguette, c'est un nid à poussière.

— Je vois ça... Attendez, j'ai trouvé un angle... tenez-le ferme, mademoiselle, pouvez-vous ?

— Je tiens.

— Vous avez un mètre ?

— Voilà.

— Bien. Un mètre, deux ; tirez à vous, s'il vous plaît. Trois... trois quatre-vingt. A l'autre côté : deux... trois... C'est un monde, ce tapis ! Voilà. Vous pouvez lâcher, mademoiselle.

— Merci, monsieur. Voulez-vous me redire pour que j'écrive ? trois mètres quatre-vingt sur trois mètres ?

— Trois mètres quatre-vingt sur trois mètres. Avez-vous autre chose à mesurer ?

— Pas pour l'instant... merci !

Tous deux se mirent à rire. Il ne semblait plus à Huguette que ce grand garçon blond fût un inconnu pour elle. La bizarrerie de leur rencontre les rapprochait mieux que ne l'eussent fait plusieurs visites banales.

— Est-ce que vous restez dans la sacristie ? demanda Huguette.

— Je n'ai rien à y faire. J'étais entré pour voir votre église.

— Elle n'a rien de curieux ni de joli.

— Si ! fit-il en souriant.

Huguette comprit l'équivoque de la réponse et sourit aussi.

Ils sortirent de la sacristie. Huguette de nouveau s'agenouilla. Debout à quelques pas d'elle, Pierre Laurent la regardait. Il regardait la taille mince et très souple, serrée sous le bouffant de la blouse en batiste bleue par un large ruban de satin; la nuque apparaissant très blanche entre les cheveux bruns et le col ouvert.

Huguette sentait ce regard et, quoi qu'elle fit pour l'oublier et se recueillir, sa prière prit une forme étrange.

« Mon Dieu, disait-elle, je vous remercie de m'avoir inspiré de mettre aujourd'hui ma robe bleue qui me va bien, mon grand chapeau qui me va mieux encore... »

Elle s'aperçut que cette action de grâces manquait un peu d'humilité, fit un acte de contrition et sortit sans tourner la tête. Elle remarqua cependant que Pierre Laurent, qui la suivait, faisait un signe de croix et elle en fut édifiée.

Sous les tilleuls ils s'arrêtèrent. Huguette dit :

— Je vous remercie encore, monsieur, de votre obligeance.

— Je vous en prie!...

Il hésita. Évidemment, il cherchait à prolonger l'entretien et ne savait trop que dire. Il trouva enfin cette question pleine d'à-propos :

— Vous faites un tapis pour l'église, mademoiselle?

— Pas moi, c'est ma tante... un tapis très... original.

— Ah? très... original? Je suis heureux d'avoir contribué, pour une toute petite part, à cette œuvre méritoire. Mademoiselle, fit-il brusquement, voulez-vous me permettre de me présenter moi-même?

Huguette l'interrompit :

— Monsieur Laurent, n'est-ce pas? Je vous ai deviné, monsieur, bien que le signalement ait été... imparfait...

Elle riait. Il demanda, un peu inquiet :

— Qui donc vous a parlé de moi? Pourrais-je savoir quel signalement on vous a donné?

— Vous y tenez?

— Je vous en prie!

— Il n'est pas flatteur...

— Dites quand même.

— Écoutez donc. C'est à propos d'une vipère qu'on m'a fait de vous ce portrait : un monsieur à barbe couleur queue de vache, maigre comme un grillon et portant des lunettes...

— Miséricorde! s'écria-t-il, épouvanté, et vous m'avez reconnu... mais c'est affreux!... Je n'ai pourtant ni barbe ni lunettes... Je ne me sers que de ça quelquefois.

Et M. Laurent plaça sous son sourcil droit un monocle sans ruban. Il le portait bien et cela augmentait son air de raillerie fine.

Huguette riait toujours.

— Je vous ai reconnu, avoua-t-elle, parce que je me méfiais, à cause de...

— A cause de?

— Je vous dirai cela quand vous viendrez à Val-Fleuri avec les Gérard. Au revoir, monsieur.

Et Huguette s'éloigna rapidement, satisfaite d'avoir ainsi encouragé ce monsieur, vraiment gentil garçon, à venir chez elle, amusée aussi de penser à ce que dirait tante Adèle de cette façon d'entrer en relations. Elle se demandait si M. Gènevion lui-même ne lui ferait pas un peu de morale. Évidemment, causer ainsi avec un inconnu dont on ne sait rien que la marque de sa bicyclette et celle de son tabac, paraîtra un manque de tenue. Mais bah! à la campagne!... Et puis, après tout, c'était la faute au tapis de tante Adèle!

MARIE T.

(La suite au prochain numéro.)



Pensées et Maximes

L'acceptation du malheur est moins douloureuse encore que la recherche du bonheur.

MARQUISE DE BLOCQUEVILLE.

On résiste quelquefois à celui qui impose, rarement à celui qui inspire.

LAMARTINE.

Une femme ne doit ni se montrer ni se cacher, mais se laisser voir.

MME DE STAEL.



REVANCHE!

SUITE



es joues de Solange étaient colorées, ses yeux brillaient d'enthousiasme.... Elle vibrat de tant de jeunesse, de fierté, de patriotisme, qu'une fugitive émotion passa sur le visage de M^{lle} Daudré.

Peut-être avait-elle « vibré » ainsi autrefois? Peut-être les chères visions du 12 décembre apparaissaient-elles

de nouveau dans leur charme grisant? Oui, peut-être... Toujours est-il que ce fut sans aucune âpreté qu'elle dit à la jeune fille maintenant silencieuse :

— Deux choses m'étonnent : la modicité de vos ressources, vu la dot qu'a nécessairement apportée votre mère, et pourquoi votre père a gardé son fils aîné près de lui, au lieu de l'envoyer à la Flèche, par exemple, puisqu'il y avait droit?

Solange hésita une minute; enfin, elle attachait sur M^{lle} Daudré son regard très franc.

— Ary est resté si longtemps délicat, mademoiselle, que, de l'avis du médecin, il ne fallait pas songer au régime d'une pension, surtout d'une pension militaire. Nous l'avons donc gardé à la maison; et, devenu robuste comme vous le voyez, il répare le temps perdu en travaillant avec acharnement. Quant à ma mère, elle a apporté plus de la dot réglementaire : soixante mille francs...

— Eh bien?

Solange poussa un long soupir.

— Eh bien! un ami, banquier, vint, un soir, supplier mon père de lui prêter cette somme, qui devait, disait-il, lui permettre de réaliser d'importants bénéfices... le mettant à même de sauver son honneur compromis. Sauver l'honneur d'un ami! Mes parents n'eurent pas l'ombre d'une hésitation... Quinze jours plus tard, les soixante mille francs étaient engloutis dans une effroyable débâcle. Le

banquier se tirait un coup de revolver à Monte-Carlo, et nous...

— Vous? vous vous lamentiez comme tant d'autres dupes. Croire à la sincérité des gens, à leur honneur, à leur affection!! Folie! Folie! Folie!... Allez, elle est banale votre histoire...

— On nous l'a répété souvent, trop souvent, dit Solange d'une voix lente. Du reste, admettons que l'histoire soit banale, la souffrance, qui a suivi cette perte d'argent, ne l'a pas été, elle! Ma mère, bouleversée par cette catastrophe, est morte en mettant au monde notre petit Léo. Lui, si joyeux, est vraiment l'enfant des larmes. Quant à mon père...

Elle s'arrêta, perdue dans ses lointains souvenirs, oublieuse de M^{lle} Daudré. Celle-ci se pencha vers elle, et, lui touchant légèrement la main :

— Votre père?

La jeune fille tressaillit.

— Sous le coup de ces deux malheurs successifs, mon père ne se fût pas senti le courage de vivre... même pour nous, si une pensée toute-puissante ne l'eût soutenu. Pauvre père! si charmant! si jeune encore! si gai! En quelques jours, il était devenu presque un vieillard.

— Je me demande quelle pensée pouvait bien le retenir ici-bas, plus que celle de trois enfants à élever? dit sèchement la vieille demoiselle.

A travers les petites vitres de la fenêtre, les yeux humides de Solange s'arrêtèrent sur un coin de ciel bleu, au milieu d'une échancrure de nuages.

— La pensée de Dieu, mademoiselle!...

— Dieu! Dieu! interrompit violemment M^{lle} Daudré. C'est Lui qui fauche toutes les joies, fait mourir ceux qu'on aime, donne le bonheur, la tendresse à qui ne les mérite pas... Dieu! un soutien, alors qu'il est un destructeur, allons donc!... Vous êtes jeune, très jeune; plus tard, vous comprendrez ce que je vous dis là...

Solange l'avait d'abord regardée, interdite. Aux derniers mots, elle secoua la tête.

— Non, je pense ne jamais le comprendre... J'ai souffert, je souffre, je souffrirai encore, c'est certain... Je connais les pleurs, les révoltes, les heures de solitude si lourdes, si lourdes! le découragement aussi. Malgré tout cela, je crois, j'aime,

j'espère ! C'était du reste la devise de la famille de ma mère. Voyez plutôt.

Et, se levant, elle prit, sur sa table de travail, un cachet en argent finement ciselé, qu'elle tendit à M^{lle} Daudré. Mais celle-ci devint si pâle, sa main tremblait si fort, que la jeune fille s'écria, épouvantée :

— Vous êtes malade, mademoiselle ?

Les lèvres de M^{lle} Daudré remuèrent faiblement.

— Non.

Malgré cette assurance, Solange allait lui baigner les tempes d'eau fraîche et lui faire respirer de l'éther, quand une voix plus dure que jamais s'éleva dans le grand silence de la chambre.

— Je ne suis pas malade, vous dis-je. Est-ce que vous croyez que je vais m'évanouir ? Laissez vos drogues et répondez-moi. Comment s'appelait votre mère ?

— Anne-Marie d'Yonville.

— Originaire de quelle province ?

— De la Normandie.

— Il vous reste des parents ?

— J'ai entendu répéter souvent, par ma mère, que le nom s'éteignait avec elle.

« Je le croyais même éteint », murmura M^{lle} Daudré, se parlant à elle-même.

— O mademoiselle, balbutia Solange, voulez-vous me parler de cette famille, si... si vous l'avez connue... autrefois.

Complètement remise de son émotion, M^{lle} Daudré se leva avec vivacité.

— Non, dit-elle. La personne que j'ai... connue, ne vous intéresserait pas. Elle dort à jamais sous les vagues de l'Océan... Laissons-la dormir.

Toute pensive, elle ajouta :

— Vous avez ses yeux... Je sais maintenant pourquoi, dès le premier jour, quelque chose m'avait frappée en vous... Comment n'ai-je pas deviné plus tôt ?...

— Si ce « quelque chose » doit m'attirer de votre part un peu de sympathie, j'en serai bien heureuse, mademoiselle ! s'écria vivement la jeune fille. Je trouverais si bon d'unir, de temps à autre, nos deux solitudes... nos tristesses, de causer enfin ! Penser, étouffe, quand on est toujours vis-à-vis de soi-même. Ainsi, ce soir, ne partez pas si vite, je vous en prie : nous passerons ensemble la veillée de Noël. Léo vous amusera par son espièglerie...

Elle s'arrêta soudain, baissant la tête, confuse de son élan irraisonné, confuse surtout de ce que ses paroles révélaient d'intime souffrance, d'ardent désir. Et comme elle ne recevait pas de réponse, Solange, encore toute émue, osa regarder M^{lle} Daudré. Les yeux de cette dernière étaient fixés sur elle avec une telle expression de mélancolique douceur, que la jeune fille murmura, en lui tendant la main :

— Vous consentez, dites ?

— Non, pas ce soir, je vous remercie, mon enfant.

La voix était basse, mais pénétrante comme une caresse ; et quand, une heure plus tard, Ary et Léo rentrèrent de promenade, ils trouvèrent leur sœur assise au coin du feu, les yeux brillants, le sourire aux lèvres, les joues empourprées.

— O Lolan, que tu es jolie quand tu as cette figure-là ! s'écria Léo, la contemplant avec extase. Est-ce la vieille fée qui t'a touchée de sa bag...

Solange lui mit la main sur la bouche.

— Ces mots-là sont défendus, Léo.

— Je l'oublie toujours... Réponds-moi, dis ?

— Eh bien, c'est vrai ! M^{lle} Daudré m'a mis au cœur un rayon de joie, car je crois avoir trouvé une amie.

— Une amie ? interrogea Ary.

— Elle !

— Elle ! s'écrièrent à la fois les deux frères.

— Oui.

A partir de ce jour, M^{lle} Daudré prit l'habitude d'aller fréquemment chez Solange, choisissant de préférence les moments où elle se trouvait seule ; mais elle ne se montra pas une « amie », ainsi que l'avait espéré la jeune fille. Son visage était redevenu impénétrable et glacé, sa voix sèche et mordante ; et, sans souci de son rôle de visiteuse, elle s'oubliait parfois dans de longues rêveries, dont elle sortait encore plus irritable.

— Cette vieille avare vient tout simplement pour économiser son bois, bougonnait Ary, quand, au retour du collège, il trouvait M^{lle} Daudré frioleusement assise au coin du feu. Tu la dorlotes trop ! Elle finira par nous demander de la nourrir et de l'habiller.

— La pauvre fille me fait pitié, répondait Solange. Je devine qu'elle a beaucoup pleuré.

Nature aimante et délicate, elle comblait, en effet, sa fantasque propriétaire de mille attentions charmantes, dont, la plupart du temps, celle-ci ne paraissait pas s'apercevoir, ou qui étaient reçues avec des mots aigres-doux auxquels Solange avait fini par ne plus prêter attention.

— Mademoiselle, lui dit-elle un jour, après une riposte plus vive encore que d'habitude, vous avez beau prendre vos airs méchants, depuis Noël, je ne vous crains plus.

— Depuis Noël !... Pourquoi, je vous prie ?

— Parce que...

Solange s'arrêta et reprit très vite :

— Je le sens mieux que je ne pourrai l'exprimer... Mais... Je suis sûre, oui, sûre... Enfin, n'est-ce pas, mademoiselle, c'est à force d'avoir souffert...

— Achevez donc.

— Je ne sais plus finir ma phrase ! s'écria Solange, rougée de confusion.

— Je vais la finir pour vous... Que je suis devenue une créature si insupportable ?... Vous avez

deviné juste. J'ai été rieuse, franche et bonne... Oh ! il y a longtemps, bien longtemps ! Et vous voyez ce que le malheur a fait de moi...

— Je trouve ce résultat étrange, dit pensivement la jeune fille. Tout d'abord, quand la croix tombe sur nos épaules, oui, on pleure, on crie, on se révolte ; puis, peu à peu, sans s'habituer à cette croix, car la nature a horreur de tout fardeau pénible, on l'offre à Dieu, on l'accepte, en un mot, ce qui est le meilleur moyen de la trouver moins lourde. Il me semble, alors, que, loin de s'aigrir, le cœur devient compatissant aux misères d'autrui. Un heureux de la vie ne peut comprendre la souffrance ; il faut avoir été touché par le doigt du malheur, pour pleurer de vraies larmes avec ceux qui pleurent.

— Quel langage de religieuse ! remarqua M^{lle} Daudré avec un sourire amer. Vous finirez vos jours au couvent, ma petite.

— Non ! répondit la jeune fille, dans un gros soupir.

— Vous avez pourtant des raisonnements d'abbesse.

Très sérieuse, Solange regarda son interlocutrice.

— Des raisonnements d'abbesse ? Peut-être, bien que mon cœur et mon imagination vagabondent souvent outre mesure, mais je n'ai pas le principal : la vocation !

— Alors, vous vous mariez ?

— Me marier ? Léo à élever ! Pas de dot ! Je resterai sûrement vieille fille... et seule, ajouta-t-elle plus bas.

— Une M^{lle} Daudré ?

— Non, non, non, s'écria Solange en riant. D'abord, je ne serai pas propriétaire, même d'une maison comme celle-ci ; puis, je ne jetterai pas dans l'escalier, ainsi que vous l'avez fait souvent, les bouquets donnés par mes voisins ; enfin, je me montrerai très aimable avec ces mêmes voisins, portant chez eux mon tricot, pour rester bien longtemps, acceptant sans façon un bol de bouillon, une tasse de thé, l'arrangement de mes robes, et une promenade de temps à autre, pendant la belle saison. Pas du tout de ressemblance, vous voyez, mademoiselle ? Si, pourtant : j'espère, plus tard, être bonne comme vous l'avez été, lors de la location de ce petit logement, que je laissais à contre-cœur, vu son prix un peu élevé pour ma bourse ; et j'espère, aussi, avoir un « Masco » qui me servira de gardien et de compagnon.

— Vos frères ?

— Mes frères se marieront ; je suis trop fière pour accepter l'hospitalité d'une belle-sœur.

— Un événement pourrait survenir dans votre vie, vous permettant d'épouser quelque brave garçon, peu exigeant sous le rapport de la fortune. Vous ne serez jamais propriétaire, dites-vous ? Qui sait ?... Peut-être avez-vous songé que,

n'ayant pas de famille, je pourrais, bien que cette maison ait une valeur des plus minimes...

Elle n'eut pas le temps d'achever... Solange s'était levée, toute pâle et frémissante.

— Mademoiselle, s'écria-t-elle d'une voix dont elle s'efforçait vainement de contenir l'accent indigné, vous me diriez cette... phrase chez vous, que vous ne me reverriez jamais. Ici, *chez moi*, je vous demande une chose : c'est de ne pas revenir, si... si vous me croyez vraiment capable d'une pareille idée... Soyez triste, aigrie, tant que vous voudrez ; mais, parce qu'une pauvre fille comme moi vous sourit, vous donne un bouquet des champs, vous accueille de tout cœur, ne lui jetez pas à la face qu'elle peut agir par intérêt. C'est faux ! c'est mal ! c'est méchant !... Je ne puis le souffrir !

— Vous êtes vraiment une singulière créature, dit M^{lle} Daudré, qui semblait prendre grand plaisir à l'émoi de Solange, presque aussi singulière que moi dans votre genre. Le désintéressement est chose si rare !

Des mots amers montèrent aux lèvres de la jeune fille, mais elle se contint, et répondit avec froideur :

— Peut-être !... quand on vieillit... Mais, à vingt-deux ans, (c'est mon âge), on donne son affection, sans souhaiter, en retour, autre chose que l'affection. Et, si cette affection est refusée, eh bien ! on a conscience d'avoir été bonne pour le prochain, ce qui parfois n'a pas lieu sans combat...

— Quand le prochain est grincheux ?

— Oui, dit carrément Solange.

Le silence régna quelques minutes dans la chambre : silence troublé seulement par les pépiements des moineaux, les vagues bruits de la rue, et les joyeuses chansons des ouvriers d'une fabrique voisine.

— Mademoiselle, reprit enfin Solange, s'asseyant de nouveau près de M^{lle} Daudré, je ne regrette pas mon indignation, mais je regrette d'avoir, dans cette indignation, prononcé quelques paroles pénibles pour vous.

Un étrange sourire passa sur les lèvres de la vieille demoiselle.

— Et moi, j'en suis ravie... Je vous croyais plus douce. Oh ! j'ai des pierres de touche infailibles pour connaître les gens. Là, là, là, ne reprenez pas votre air de duchesse, il ne sera plus question de ma bicoque, soyez tranquille ; et, si ma confiance peut vous mettre à l'aise, je vous apprendrai que j'en ai disposé depuis quelque temps déjà.

— Tant mieux ! répondit Solange.

Et, comme au fond du corridor retentissait à ce moment la voix joyeuse de Léo, elle ajouta :

— Si je racontais cet entretien à Ary, il voudrait quitter notre petit logement ce soir même.

— Quelle fierté !

La jeune fille redressa sa taille flexible, et regarda M^{lle} Daudré :

— Cette fierté est la seule fortune que nous ait léguée notre père, mademoiselle.

VII

La campagne est toute blanche sous son manteau de frimas... Les fenêtres sont hermétiquement closes, et le vent du nord, qui s'élève impétueux, glacial, chasse devant lui des milliers de flocons, gracieux et légers comme un duvet d'oiseau. Solange essaie de les reproduire sur le petit tableau placé en face d'elle. Mais elle secoue la tête d'un air mécontent... La nuit arrive, confondant les couleurs de sa palette; puis, il y a un « quelque chose » de mouvementé, de vaporeux, que son pinceau ne peut donner, ce « quelque chose » d'inimitable de l'artiste premier : Dieu !

Elle se lève, impatientée, regarde un instant la valse folle, à laquelle sert d'orchestre le mugissement de la tempête, et vient s'asseoir toute frissonnante devant la cheminée, en murmurant :

— Quel affreux mois d'avril ! Heureusement que je n'ai pas de gîte à chercher cette année.

Cette phrase est ponctuée par un sourire, auquel se joint un regard attendri jeté autour d'elle; car Solange s'est mise à l'aimer ce nid haut perché, ce nid si exigü, qu'Ary et Léo y bouleversent tout sur leur passage. Elle l'entretient avec une propriété scrupuleuse; elle s'ingénie à le parer, à le fleurir; et, si elle a beaucoup regretté le logement rempli du souvenir de son père, elle sent qu'elle regretterait aussi cet étroit réduit qui, cependant, la voit souvent pleurer.

Pour certaines âmes, la douleur est une chaîne. Peut-être sont-ce les larmes qui rivent de plus en plus Solange à ce logis d'où l'on voit si bien le ciel ? Oui, peut-être sont-ce les larmes... Mais, il s'y joint aussi un intérêt chaque jour plus vif pour M^{lle} Daudré. Cette dernière reste fantasque, revêche, silencieuse... N'importe ! Solange a fini par s'habituer à toutes ses bizarreries; et, maintenant, elle lui parle avec la confiance d'un être aimant qui a besoin de déverser le trop-plein de son âme. Il semble à la jeune fille que son originale propriétaire perd insensiblement sa froideur devant cette sympathie et cette bonne grâce persistantes. Le sourire vient, parfois, entr'ouvrir ses lèvres minces; son regard prend, de temps à autre, une étrange expression de douceur; sa voix a des intonations moins brèves... Par un beau dimanche de mars tout ensoleillé, elle s'est même laissée entraîner jusqu'à Royat... Royat, qu'elle n'a pas vu depuis vingt ans, et qu'elle ne reconnaît plus, au grand amusement de Léo...

Solange rit à ce souvenir, en activant le feu, car l'heure du retour de ses frères approche. Sou-

dain, elle s'arrête, et prête l'oreille... Dans la maison silencieuse, une rumeur monte grandissante; des portes s'ouvrent, se referment avec fracas; des bruits de voix, des exclamations arrivent jusqu'à la jeune fille, qui se lève toute pâle.

— Un malheur!... Ary!... Léo!...

Elle n'achève pas. Du dehors, une femme l'appelle :

— Mademoiselle ! Mademoiselle ! Venez vite... M^{lle} Daudré vous demande.

L'escalier est plein de monde... Voisins, voisines, locataires, parlent et gesticulent à qui mieux mieux, entourant, étouffant presque M^{lle} Daudré, assise sur une chaise devant sa porte close. La vieille demoiselle serait aussi blanche qu'une morte, si, d'une large blessure au front, ne partait un sang vermeil qui colore son visage décomposé... Des spasmes agitent sa poitrine; des plaintes sourdes s'échappent de ses lèvres bleues; et quand Solange, après avoir fendu cette foule grouillante, s'approche et dit d'une voix tout émue : « Me voici ! » les paupières battent imperceptiblement, mais ne se soulèvent pas.

La jeune fille remonte, en courant, chercher de l'éther; et, tandis que, d'une main, elle le fait respirer à M^{lle} Daudré, que, de l'autre, elle s'efforce d'étancher le sang qui coule plus abondamment sous le léger mouchoir formant tampon, elle écoute le récit de l'accident survenu.

Les commères parlent toutes à la fois. Au milieu d'un flot d'explications, Solange finit par savoir que M^{lle} Daudré a dû glisser sur les escaliers de la cave, et rester longtemps sans secours; car on l'avait vue descendre vers quatre heures environ, et on venait seulement de la trouver évanouie, morte, avait-on cru tout d'abord.

Et les exclamations recommencent, et les gens s'empilent...

— Écartez-vous, de grâce, s'écrie enfin la jeune fille, on ne peut respirer ici...

Puis, apercevant ses frères qui, tout pâles, se frayent un passage au milieu de la foule :

— Mon petit Léo, commande-t-elle, cours chercher un médecin, n'importe lequel; ou, plutôt, ce sera mieux, va demander celui qui a soigné notre père. Ary, aide-moi à monter chez nous mad...

Elle s'interrompt; car la voix de M^{lle} Daudré murmure, aussi faible qu'un souffle :

— Non... chez moi... Mes clés... dans ma poche.. Vous... Ary... seuls... seuls...

Une minute plus tard, Solange et son frère, portant avec mille précautions M^{lle} Daudré, pénétrèrent pour la première fois dans le logement de la vieille demoiselle. Ils ne virent d'abord qu'une grande pièce froide et nue, au milieu de laquelle ils s'arrêtèrent indécis.

— Où aller ? questionna Ary.

— Je ne sais, et... et... je suis à bout de forces... Si, en la couvrant bien, nous la mettions devant cette fenêtre ouverte ?

— Ma chambre... à droite... dit une voix de plus en plus faible.

La jeune fille fit appel à toute son énergie... Comme le corps, pourtant bien frêle, qui s'abandonnait entre ses bras, lui semblait lourd ! Qu'elle lui parut longue à franchir, la petite distance nécessaire pour déposer M^{lle} Daudré sur son lit ! Ses jambes fléchissaient, son cœur battait avec force, et elle devenait si pâle, qu'Ary s'écria brusquement :

— Solange, assieds-toi, assieds-toi donc, tu vas te trouver mal !

Non, elle ne se « trouva pas mal ». Surmontant ce mélange d'émotion et de fatigue, pendant que son frère allait chercher, au quatrième, une boule d'eau chaude, elle déshabilla M^{lle} Daudré avec des ménagements infinis. Quand le médecin arriva, la malade était couchée, et la jeune fille, debout près d'elle, épongeait la blessure béante du front avec de l'eau mêlée d'arnica.

— Je ne sais plus que faire, dit-elle à voix basse ; malgré mes efforts pour l'arrêter, le sang coule toujours.

— Eh ! laissez-le couler, que diable ! répondit le docteur, penché sur la vieille demoiselle, cela vaut mieux qu'une hémorragie interne.

— Oui, mais elle s'affaiblit de minute en minute.

Il parut ne pas entendre ; et, bien que Solange interrogeât anxieusement sa physionomie, rien ne put lui révéler sur ce visage impassible quel diagnostic allait être porté. Enfin, se redressant, il fit signe à la jeune fille de le suivre dans la pièce voisine, où Ary et Léo attendaient, causant à voix basse. Là, elle lui apparut en pleine lumière, et il ne put retenir un cri de surprise.

— Mademoiselle Mieussen ?

— Oui, docteur.

Il hésita, puis reprit :

— Est-ce une de vos parentes qui vient d'être ainsi frappée ?

— Non, c'est ma propriétaire.

— A-t-elle de la famille, ici ou au loin ?

— Personne ! Elle me l'a dit un jour.

— Il lui faudrait une garde-malade. Son état de fortune lui perm...

— Je la soignerai, docteur.

— Mais, pour la veiller la nuit ?

— Je la veillerai ; car, je le sais, elle ne voudrait auprès d'elle aucune figure étrangère. Pensez donc. Depuis un an que nous sommes installés ici, c'est la première fois que nous entrons chez elle.

— Une originale, alors ?

Solange resta silencieuse ; mais Ary et Léo répondirent un « oui » si convaincu, que le docteur avait un sourire sur les lèvres, quand il demanda :

— Une plume, du papier, de l'encre.

L'ordonnance terminée, il la tendit à la jeune fille.

— Voilà ! D'heure en heure, vous donnerez à

la malade une cuillerée de cette potion. Je reviendrai demain matin.

— Et la blessure, docteur ?

— La blessure ? Le sang va s'arrêter de lui-même, et vous banderez le front de M^{lle} Daudré, après avoir mis la compresse indiquée sur l'ordonnance... Cette blessure n'est rien, rien.

— Alors, il n'y a pas lieu d'avoir d'inquiétudes ?

Le docteur prit brusquement son chapeau.

— Demain, je vous donnerai mon avis d'une façon absolue, dit-il. C'est une personne usée. Avec une secousse comme celle qu'elle vient d'éprouver, tout est à craindre.

Il partit suivi d'Ary, qui allait chez le pharmacien, tandis que Solange, consternée, écoutait vaguement le bruit de leurs pas de moins en moins distincts.

— Lolan, murmura la voix de Léo, tu es aussi pâle qu'elle. Tu l'aimes donc bien ?

Elle baisa avec tendresse la joue de l'enfant.

— Oui, répondit-elle tout bas. Je me suis attachée à elle, malgré ses étrangetés ; puis, vois-tu mon chéri, je suis inquiète. M^{lle} Daudré n'est pas pieuse, et l'au-delà est si effrayant de mystère ! Tu vas prier, prier de tout ton cœur, promets-le moi.

Le petit garçon leva sur la jeune fille ses yeux expressifs.

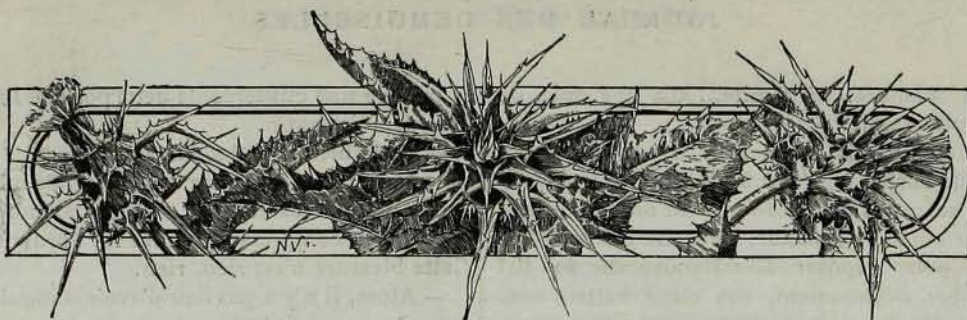
— Je te le promets, Lolan, pour te faire plaisir, car elle... elle... Je lui préfère Masco, je t'assure.

Depuis quatre heures, Solange remplit son rôle de garde-malade, et elle croirait M^{lle} Daudré morte, tant son visage est effrayant de pâleur, et son immobilité absolue si, des lèvres décolorées, ne s'échappait parfois une légère plainte... Cette plainte, cette forme rigide qui se dessine sous la couverture, cette veillée solitaire dans un appartement inconnu, finissent par impressionner la jeune fille.

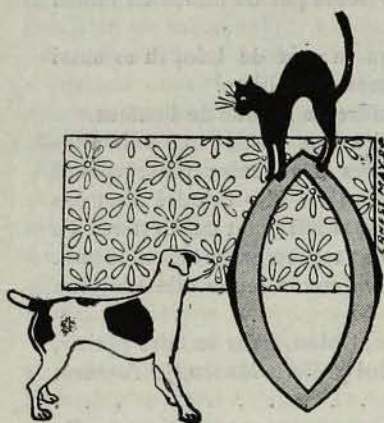
Jusque-là, ses frères sont restés à portée de sa voix ; puis, les rumeurs de la rue, les mille bruits d'une maison habitée l'ont empêchée de se replier sur elle-même. Maintenant, c'est le grand silence de la nuit, et Solange, apeurée, regrette de n'avoir pas dressé un lit pour Ary et Léo dans la pièce voisine. Il lui semble que des voix inconnues l'appellent, que les portes s'ouvrent, livrant passage à des spectres, qu'elle entend, vers la fenêtre, sous les tentures, derrière elle, des chuchotements mystérieux, des rires étouffés et bizarres. Toute tremblante, elle va soulever un peu l'abat-jour de la lampe, jeter au feu quelques branches de sarment, dont la prompte flambée égaye bientôt la chambre jusque dans ses moindres recoins ; et Solange, plus calme, regarde autour d'elle, s'étonnant de ce qui apparaît à ses yeux au milieu de ces vives lueurs.

M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)



Causerie de Quinzaine



ur ! quelle aventure ! Voilà une heure que je danse la *bourrée*; et le petit misérable qui me fait vis-à-vis me poursuit en me criant : « Encore ! », avec de bruyants éclats de joie. — Oh ! non, par exemple, assez pour cette fois !

Cet intrépide danseur est un jeune hussard blond, qui ne va pas à confesse, n'ayant pas l'âge requis, mais fréquente déjà les bals costumés. Il doit danser ce pas du *pays* avec sa fiancée, une Bressane au chapeau fleuri, à la taille dans le dos, et au tablier à bavette. Ce dernier article de son costume sera le plus vraisemblable, car elle perce de grosses dents, ce qui ne l'empêche ni de mettre ses poings sur les hanches dans les avant-deux, ni de relever ses bras en rond à hauteur de l'œil, tandis que son cavalier tourne autour d'elle.

Pour le moment, nous répétons à trois, je devrais dire à quatre, car Nounou chante en battant la mesure du pied pour nous exciter; je tiens la fillette par la main, je la pousse, je l'entraîne, je la tourne, et nous faisons ainsi de fameuses parties. Je viens m'en reposer auprès de vous, mesdemoiselles.

Pourquoi donc l'enfance est-elle si charmante, même dans sa gaucherie et son ignorance; pourquoi tous ses actes amènent-ils un sourire de bienveillance, presque de tendresse, chez tous ceux qui en sont témoins ? Je pense que c'est surtout à cause de son entière ignorance d'elle-même et de sa sincérité parfaite. Entre nous, mes enfants, êtes-vous semblables à ces tout petits ? Ignorez-vous que vous avez : *Grands yeux, beau nez, bouche d'argent, menton fleuri, kirikiki*, comme vous l'a dit votre mère pour vous empê-

cher de pleurer, quand vous aviez l'âge de ma Bressane ? Et le sachant, l'oubliez-vous à propos; désarmez-vous en présence de l'ennemi ? J'entends l'une de vous me demander : — Quel ennemi ?

— Quel ennemi ! Ah ! voilà déjà que vous n'avez pas cette belle simplicité du premier âge, car vous savez mieux que moi ce qu'il en est. L'ennemi, c'est celui qu'on veut vaincre; il revêt mille formes dans votre entourage, et vous vous armez de dix mille manières pour le battre : coquetteries, jalousies, étonnements simulés, perfidies mielleuses, pointes acérées, silences calculés, regards abaissés, lèvres entr'ouvertes, attitudes abandonnées ou hautaines, qu'on a répétées à huis clos, comme ma *bourrée* de tout à l'heure, mots à double tranchant, éclats de r...

— Assez, assez, madame ! crie le chœur des lectrices, parlons d'autre chose. Dites-nous ce que vous avez vu de beau pendant cette quinzaine.

— Il me serait plus facile de vous dire ce que j'ai vu de laid, à commencer par ce vent de pluie et de tempête qui ravage nos côtes et va porter le deuil et la désolation aux foyers de nos marins depuis bientôt trois mois. Dans ces sortes de désastres, les plus à plaindre sont certes ceux qui, de fait ou par la pensée, y assistent impuissants. Les hommes, à l'action, s'oublient dans l'effort de la lutte, mais les femmes, au logis désert, qui écoutent les longs gémissements de la mer et le sifflet strident de la tempête, attendent, immobilisées dans d'inexprimables angoisses, le résultat du combat entre les éléments furieux et ceux qui les bravent : un mari, un fiancé, un fils. L'absent ne revient pas; elles attendent un jour, deux jours, dix jours; elles attendront des mois, des années peut-être, qui sait?... Oh ! les femmes de marins, que je les plains, que je les aime pour ce qu'elles souffrent dans leur héroïque espérance.

Je vous parlerais bien aussi des fureurs de l'eau douce qui est descendue avec fracas de toutes les montagnes et, sous forme d'inondations, a traîné dans son cours les troupeaux, les moissons, des

villages, mais cela nous ferait une conversation par trop aquatique; resserrons notre cercle comme lorsque l'intimité devient plus grande et, dédaignant de nous occuper des éléments, surtout des éléments de discorde qui, hélas! font plus de mal à notre France que le vent, la pluie et le feu, parlons de nos petites affaires particulières.

Comme vos lettres sont charmantes, mes enfants; naïves, confiantes, affectueuses. On voudrait pouvoir répondre à toutes, mais il y en a tant, tant! Il faut se borner à celles, non pas qui nous plaisent le plus, mais qui expriment un besoin partagé par le plus grand nombre.

En voici une, deux, trois qui se plaignent ingénument de leur ignorance, étant données les nouvelles conditions de société, de pays, qui leur sont faites par un changement de résidence : « Si vous saviez, madame, combien, depuis que je suis ici, j'ai à rougir de ne rien savoir de ceux qui font la gloire de cette province. On nomme des héros que je ne connais pas et qui sont, paraît-il, bien plus fameux que Roland, Duguesclin et La Fayette. Il y a à trois lieues de nous des gorges beaucoup plus sauvages que celles de Savoie et un lac plus bleu que le Léman; des cascades qui rappellent un peu le Niagara; moins larges sans doute, mais ma foi! comme impression d'ensemble... Quand on me conte ces choses, j'ouvre des yeux étonnés qui me valent des sourires railleurs, ces gens me trouvent bien sotte, et j'ai peur d'être de leur avis; ne pouvez-vous venir à mon aide? »

— Ma chère petite, votre lettre m'a bien intéressée, car elle touche un des points les plus sensibles de notre existence actuelle sans en avoir l'air. Permettons-nous de sourire devant ces prétentions provinciales, mais ne les froissons pas, ne les méprisons pas surtout; au fond, elles sont si touchantes, si respectables!

La province, c'est la *Patrie française*, la petite patrie, image de la grande; et, parce qu'on l'aime, on lui veut toutes les vertus, tous les charmes, toutes les supériorités. Pour le provincial, il n'y a donc qu'un poète, qu'un capitaine, qu'une cascade, qu'un député, qu'une cathédrale; et son premier soin, quand vous le rencontrez, est de vouloir vous faire partager sa conviction. La province est jalouse de sa voisine, mais surtout, et jusqu'à la folie, de Paris la grand'ville; Paris, rivale de toutes parce qu'elle est supérieure à toutes. Voilà ce qui ronge la province de dépit et lui donne ce petit ridicule dont nous parlons. J'ai un souvenir amusant de ces prétentions provinciales : Un jour

débarque à Lyon une petite Parisienne de votre âge, coquettement vêtue d'une robe unie, à large ceinture, alors que l'on ne portait encore que des jupes drapées, à pouffs volumineux. Cette toilette était un coup hardi comme les jeunes filles les aiment : être la première à inaugurer une mode! Vous savez, mesdemoiselles, combien cela plaît, flatte, amuse à votre âge. Ma mignonne, invitée à dîner, inaugure sa longue jupe flottante; une dame du cru dont les filles étaient pouffonnées jusqu'au cou s'approche d'elle, fait le tour de sa petite personne, évalue l'aunage de sa robe et lui dit d'un air détaché :

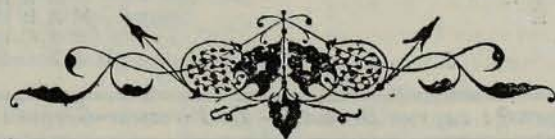
— Ah! vous portez encore cela à Paris; ici, il y a un an qu'elle ne se fait plus...

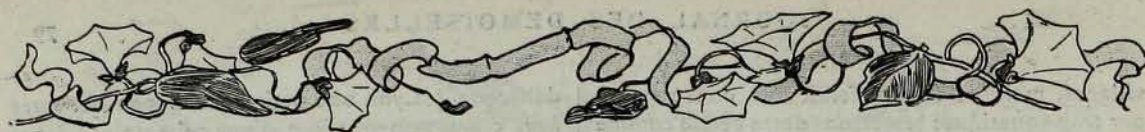
Elle le croyait sincèrement. Et nous de rire, mais sans colère, avec cette pitié condescendante qui est au fond des cœurs parisiens, et entretient l'animosité des partis en présence. Allons, supportons-nous les uns les autres, et admirons franchement les lacs, les montagnes, les pâtisseries, les chapeaux d'à côté; tout cela, c'est la France, ne la divisons pas.

Mais, pour répondre à la question de nos correspondantes d'une façon pratique, voici ce qu'il faut faire, c'est aussi intéressant qu'utile et vous vous en trouverez bien à tous les points de vue. Quand vous visitez, à plus forte raison quand vous allez habiter un pays nouveau, lisez son histoire; chaque ville possède des documents détaillés sur le passé. Il y a toujours un de ses concitoyens qui a fouillé les archives locales, interrogé les légendes à l'intention du public; et le meilleur libraire, celui qui demeure sur la place *Victor-Hugo* ou à l'angle de la rue *Gambetta*, ou dans la rue de *Paris*, vous aidera dans votre choix. Et puis, si le cœur vous en dit, allez jusque chez le bibliothécaire, rue du *Lycée* ou rue de l'*Hôtel-de-Ville*, intéressez-le à vos recherches futures, et bouquinez ardemment; je vous assure que, pour ceux qui ont des loisirs souvent un peu longs, c'est le moyen de ne jamais s'ennuyer.

L'ennui, est-ce que vous connaissez ça? De nom peut-être, mais en réalité, je veux croire que vous l'ignorez. Il y a tant de ressources pour remplir ses journées. Ressources variées suivant les états de santé, de liberté, de saison; ah! que je voudrais donc avoir la place de vous énumérer tous les moyens de s'amuser... mais nous sommes en Carnaval et vous en avez peut-être assez autour de vous sans que je m'en mêle.

C. DE LAMIRAUDIE.





DEVINETTES

Mots en éventail

Autour de l'éventail : Fondatrice d'une célèbre académie.
Lettre commune à tous les mots et les finissant : X.
De gauche à droite : Un sage grec. — Terre humide. — Ou instrument. — Une tendre amie. — Pour les bijoux. — Empereur romain. — Un faiseur de tours. — Conjonction. — Ou Troie. — Pour les réceptions. — A la selle. — Bonne entente. — Ornement soyeux. — Pour garantir du feu.

(Une ancienne abonnée.)



Mots en drapeau

La hampe : Amélioration complète.
Le carré : Situation pénible. — Un chef. — Jolie ville du Midi au doux climat. — Epoques.

(Marguerite Grosjean.)

Mots en triangle

Dans un moment. — Un fleuve italien. — Ce qui n'est pas bien. — Un maître et un ami. — Vêtement protecteur. — Se quitter. — Le maître de la comédie.

(Une ancienne abonnée.)

Mots en hélice

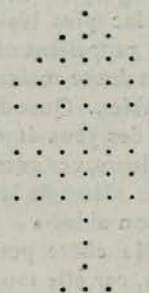
Verticalement : Un de nos meilleurs rois.
Horizontalement : Habitant des cieus. — Rivière d'Italie. — Signifie colère. — Négation. — Breuvage. — Pour voler. — Fleuve d'Italie. — Pas beaucoup. — Participe passé. — Un prénom masculin.

(Nénuphar de l'Armançon.)

Mots en if

Verticalement : Un exploitateur heureux.
Horizontalement : Dans l'alphabet. — Substance immatérielle. — Qui étudie. — Un terrible quadrupède. — Fanfaron. — Dans un caprice. — Au piano. — Ou jalon. — Vent périodique. — Dans ma plume. — Voyelle. — Consonne. — Les trois quarts du globe.

(M. Aryre et J. Rophlé.)



EXPLICATION DES DEVINETTES DE JANVIER

Mots en salière :

B
R I S
C
Y
C
M A D E L E I N E
R E M U E M E N T
R E M I

Métagramme : Lutin, Butin, Mutin, Hutin.

Proverbe : Nécessité est mère d'invention.

Problème pointé : « Les pieds sont beaux de celui qui apporte la paix ».

(Henri IV.)

Mots en losange :

B
S E C
V E L U E
S E V I L L E
B E L I S A I R E
C U L A S S E
E L I S E
E R E
E

Anagramme : Orange, Or, Oran, Orang, Rang, Range, Ange.

Paroles célèbres : Ces paroles apparurent à Constantin en marche pour vaincre le tyran Maxence.

Mots en poupée chinoise :

F
L A C
N U I R E
O S E
A D J U D I C A T R I C E
F A M I L I E R E M E N T
I Q U E
N E U V E
N U E E S
A R D U E
V I O L E
C I L
U S E
M E R
O T E
A M E
M A I
M A R N E
M A R C H E R
P A C H U C A
D A N G E R E U X

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie} 41, rue de la Victoire.